

La fine pellicule entre l'homme et son cœur

Avec *Il était une fois en Anatolie*, Nuri Bilge Ceylan enquête sur un fait divers tragique. Un film vertigineux.



burlesque de la parole. Il utilise le langage pour dire le silence. Mais la grande réussite d'*Il était une fois en Anatolie* tient à la rigueur et à la patience avec laquelle le film décrit comment un fait divers (banal et sordide, comme tous les faits divers) résonne, en cercles concentriques et de plus en plus serrés, dans la conscience de quatre hommes. Quatre hommes soudain contraints de se rappeler leur passé, d'interroger leurs choix de vie. Un procureur qui questionne la mort d'une femme connue autrefois. Un médecin qui se souvient d'un amour défunt. Un policier hagard devant l'abîme qu'est devenue son existence. Un meurtrier qui...

par Jean-Christophe Ferrari

D'UN côté, des paysages pétrifiés, de grands aplats cosmiques. De l'autre, un nuancier de sentiments cachés et douloureux. D'un côté, des tableaux massifs, statiques. De l'autre, les infimes soubresauts de la conscience. L'art de Ceylan tient à sa manière de passer de l'un à l'autre. Dans la steppe anatolienne, par une nuit épaisse, un meurtrier présumé tente de conduire des policiers frigorifiés sur les lieux où est enterré un cadavre. Peu à peu surgissent de nouveaux indices quant aux circonstances du crime. Les hommes vont tantôt en voiture, tantôt à pied. Phares de voitures, lampes-torches et bougies les aident,

tant bien que mal, à éclairer l'obscurité. Il faut voir comment c'est filmé ! Il faut observer les aventures de la lumière, ses aléas, ses hésitations, ses apparitions, ses disparitions, ses allers et retours, ses circuits, ses détours ; tous ces mouvements qui mettent au même plan les émotions des personnages et l'immensité désolée. Du coup, l'homme et le monde s'ouvrent ensemble, respirent ensemble, existent ensemble. Cette communauté de l'homme et du monde, le metteur en scène d'*Uzak* est l'un des rares cinéastes contemporains à savoir la filmer.

Confrontés à la nuit, à la mort, à l'horreur, les êtres bavardent et discutent à outrance. En contrepoint à la surabondance des mots, Ceylan emploie la bande sonore (le bruit du vent, notamment) et module le rythme des séquences (les étirant tout en les maintenant sous tension) pour donner à sentir l'incongruité parfois

Ce qui est frappant ici, vertigineux, c'est qu'une telle progression introspective du drame interdit toute certitude, éveille des doutes, touche à quelque chose d'insaisissable. Quelque chose comme un secret aux contours incertains, flous. Quelque chose comme le silence humble de la détresse, le silence de l'effacement. Il y a indéniablement quelque chose de tchékhovien dans ce sens du malheur modeste, dans ce goût pour les tragédies muettes et discrètes. Tchékhovienne aussi cette façon, en multipliant écrans et glaces, de mettre l'homme à distance de sa propre vie. D'en faire le spectateur inquiet, étonné et légèrement hébété. Fréquemment, la caméra s'attarde sur l'eau qui ruisselle sur une vitre, sur la buée ou la vapeur qui la recouvrent. Comme pour évoquer la fine pellicule qui sépare l'homme de son propre cœur. •



IL ÉTAIT UNE FOIS EN ANATOLIE
Avec Taner Birsel,
Yilmaz Erdogan...
Sortie le 2 novembre